

Lolita Triste



Charlotte BOYER

-Nouvelle courte -
Temps de lecture : environ 6 minutes

LOLITA TRISTE

Nouvelle courte de Charlotte Boyer

*Que deviennent ces gens que l'on croise ?
Qui changent nos vies sans échanger de phrases
Peut-être autant ne rien savoir
De ces beaux cadeaux du hasard
Ces amoureuses des soirs sans suite
Où s'en vont-elles ensuite ?*

Calogero – Le baiser sans prénom

© Tous droits réservés – juin 2020

© Reproduction partielle ou totale interdite sans l'accord de l'auteure

LOLITA TRISTE

J'ai posé le livre à côté de moi. Posé là, sur mon lit, à côté de mon portable et de ma tasse vidée de son infusion. Il ressemblait à un messenger arrivé à destination. Je devais lire ces lignes, lire cette histoire. J'en avais été loin. Ou peut-être pas tant que cela ? Ai-je échappé au pire ? Ces gens qui gravitent autour de nous, dans notre petit monde, on les regarde passer, rester et repartir.

Ces deux années ont été comme un hors-piste dans ma vie. Mourir était trop triste alors je me suis laissée porter. J'ai fait ce qu'on m'a demandé, j'ai fait ma vie de jeune fille de 14 ans. La plus normale possible : le collège, les copines, détester les garces populaires, stresser pour un devoir, les faire le soir, zapper les émissions en mangeant des céréales et envoyer des messages sur ce gars blond, américain, dans ce bled paumé proche de l'Atlantique. L'adolescence. Vouloir être adulte en gardant son cœur d'enfant. Le sourire, comme toujours. Et le courage en bandoulière. Ça aurait pu être un cauchemar dans le cauchemar. Ça a été une lumière. S'il savait... S'ils savaient.

Chaque matin, je prenais mon sac trop lourd et m'en allais dans ce froid humide rejoindre cet arrêt de bus. Tout sentait le dégoût, à l'image de ma vie. Le souvenir qui a une odeur d'œuf pourri. La peinture qui s'effrite, des bouteilles débouchées sans joie et le temps qui s'étire encore et encore à compter les jours jusqu'à ma majorité. En marchant, je regardais mes pieds. Il n'y avait personne. Pas de voiture. Juste quelques pestes du collège attendaient déjà. Je savais que je ne faisais pas partie du même monde qu'elles. Je n'en avais pas les moyens. J'avais déjà la lourdeur du cœur et le regard qui sait. Impossible de ne pas laisser s'échapper un peu de vérité dans les yeux à cet âge. Soudain, il arrivait.

Le car. Il s'arrêtait. Bien dans les clous. Rien de trop. Les portes s'ouvraient. Les pestes montaient. J'étais toujours la dernière. Pas envie de me coller à ces filles. Ni envie qu'elles ne remarquent quoi que ce soit. Est-ce qu'il y avait quelque chose à remarquer d'ailleurs ? De ton côté, je rêvais peut-être. Merci de m'avoir laissée rêver. Élégamment. Ou peut-être te faisais-tu violence ? En tout cas, tu me voyais monter, tu me souriais et ma place était réservée, j'avais le siège le plus proche de toi. Je discutais avec ma copine montée quelques arrêts avant moi. Tu te mêlais parfois à nos discussions d'ados mais pas toujours. On partageait tant dans ce car. Le dernier moment avant

d'affronter le collègue. À 14 ans, c'est l'aventure. La vie tout entière dans ces murs.

Parfois, tu me jetais un œil dans le rétroviseur, me souriais. J'ai le souvenir de mes 14 ans. Si un homme de ton âge souriait à ma fille, je lui ferais peut-être manger son volant. Tu avais un sourire loin d'être celui des hommes qui me croisaient le week-end au milieu de ces bouteilles débouchées sans plaisir. J'avais l'air d'avoir 18 ans. Je ne les avais pas. Ni dans la tête, ni dans le corps. Dans le coeur, ils étaient déjà loin. Et ça, tu l'avais remarqué. Jamais un geste, jamais un contact. Une fois seulement quand j'y repense. Il n'y avait presque personne dans le car. Tu as mis ton doigt sur mon menton. Je devais sûrement te dire que je ne t'aimais pas. Tu as dit que toi, tu t'aimais. C'est tout. J'avais 14 ans. Et toi ? Tous les adultes semblent vieux à cet âge et pourtant... 32 ? 35 ? Maintenant que je les atteins, je me demande ce que tu faisais. Tu avais un quelque chose de très protecteur. Je ne racontais rien de ma vie mais tu savais. Au milieu des coeurs privilégiés, le mien avait explosé et je le portais au bord des yeux. Tu m'as donné l'importance que je n'avais plus pour personne, pas même pour moi.

Je me souviens des sensations, plus vraiment de ton visage. Si je relis mon journal de l'époque, tu étais « beau beau beau ». Ça ne m'avance pas. Non. Quand tu n'étais pas là, c'était un « vieux », un vrai vieux apparemment. Pas sympa. Qui m'avait dit immédiatement que j'étais bien jeune quand j'ai demandé si tu allais revenir. Tu parles ! Je le savais, merci. Tu le savais aussi. Ou alors tu ne te posais absolument pas la question. J'étais la gosse pas chiante de ton car du matin peut-être. J'étais tellement habituée aux remarques libidineuses de mes voisins que je croyais peut-être plaire à tous les hommes mûrs. Le plus dur n'est pas de ne pas savoir ce que tu pensais. C'est tout ce que j'ignorais qui revient aujourd'hui. Quelle était ta vie ?

Le livre est toujours à côté de moi. La scène est épouvantable. Cet homme si sympa, si inoffensif qui s'en prend à cette jeune fille qu'il traitait comme un enfant devenant adulte, un ange innocent à protéger pour finalement, la dévorer avec violence, la salir et la relâcher, brisée à jamais.

Étais-je en sécurité avec toi ? Je veux dire, le car vidé de ses passagers aurait-il pu être le théâtre d'un enfer éternel ? Je voudrais dire que c'est impossible. Mais l'admettre avec conviction serait remettre en doute l'innocence totale des jeunes filles et femmes victimes du désir détraqué des hommes. De plus, je ne voudrais pas te féliciter d'avoir été à ta place, de m'avoir laissé la mienne. Agir normalement et en être remercié, ne serait-ce pas avouer que le monde est devenu immonde ? Mais j'aimerais savoir si nous nous sommes rencontrés trop tôt. Maintenant qu'il est tellement tard,

je suis du genre à me poser ces questions quand une madeleine de Proust vient toquer à mon cœur sans que je n'aie rien demandé. Cette chanson que tu m'avais dit d'écouter, que je comprendrais. J'avais compris. Et je comprends davantage aujourd'hui. Seul. Seule. Seuls.

Merci. Pour cette importance que j'ai eue chaque jour ou presque pendant dix minutes. Merci. Je n'étais pas totalement seule et perdue. Je vacillais mais tu n'étais pas loin. Pourquoi ? Je ne sais pas. Mais au milieu de tous ces gens venus voir ces gosses défiler dans un carnaval grotesque, alors qu'il n'y avait personne pour moi, tu es apparu et tu m'as fait signe. Je ne sais pas ce que tu as vu. Une gamine ou une jeune femme ? Les deux ont pu grandir avec davantage de confiance grâce à toi. Moins de dégoût et plus de douceur.

Aujourd'hui, je mange des cerises, j'écoute cette musique, les souvenirs sont tendres. Toutes les jeunes filles n'ont pas eu et n'auront pas la même chance que moi.

Mais je peux le dire, j'ai connu une douce sensualité, celle des lolitas, celle des anges jamais déçus.

MOT DE L'AUTEURE

Ce texte a été écrit suite à ma lecture de Otages, le dernier roman de Nina Bouraoui. Véritable madeleine de Proust, je suis partie à la recherche de celui rencontré il y a un peu de moins de vingt ans et qui conduisait ce car. Je ne sais pas si je vais le retrouver. Je sais, en revanche, qu'il faut célébrer les belles âmes et ne jamais oublier les beaux souvenirs parfois moins nombreux mais qui nous tiennent debout.

REMERCIEMENTS

Séverine Foray-Curtet et sa Boîte à tetruC

Virginie Dalle pour la couverture

William pour sa patience et son amour sans limite

Pauline, Susann, Claire et Laura pour leur écoute et leur soutien.

Clothilde pour les doux moments dans ce car.

Mickaël pour comprendre ce que je ne dis pas.

A Sylvain.

WWW.CHARLOTTEBOYER.FR